

Par-delà l'exil : la grand-parentalité comme clé de la construction identitaire dans L'exil selon Julia

Pooja Booluck-Miller

Numéro 123, hiver 2023

« Lorsque vient le soir de la vie ». Représentations de la vieillesse dans les littératures d'expression française du XXI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107712ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107712ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Booluck-Miller, P. (2023). Par-delà l'exil : la grand-parentalité comme clé de la construction identitaire dans L'exil selon Julia. *Dalhousie French Studies*, (123), 87–96. <https://doi.org/10.7202/1107712ar>

Résumé de l'article

Bien que les termes tels « entre-deux », « non-lieu » et « déplacement » soient couramment associés à la réalité des migrants, ils peuvent également s'appliquer à la condition des personnes âgées. Dans *L'exil selon Julia* de Gisèle Pineau, le parcours du personnage éponyme, une vieille migrante d'origine antillaise, démontre comment cette triple identité peut générer et exacerber un sentiment d'altérité. Cet article souligne non seulement le travail de la nostalgie et de la mélancolie dans un nouveau milieu, mais il analyse également la créativité et la résilience dont fait preuve Julia pour créer sa propre Guadeloupe en France.

Par-delà l'exil : La grand-parentalité comme clé de la construction identitaire dans *L'exil selon Julia*

Pooja Booluck-Miller

Dans son ouvrage intitulé *La vieillesse*, Simone de Beauvoir révèle une réalité troublante : « sur la femme, l'enfant, l'adolescent, il existe dans tous les domaines une abondante littérature ; en dehors des ouvrages spécialisés, les allusions à la vieillesse sont très rares » (2-3). Cette citation percutante soulève un constat saisissant : malgré son omniprésence et son impact inéluctable, la vieillesse demeure étrangement absente des récits littéraires et des réflexions intellectuelles. Cette lacune est d'autant plus frappante lorsqu'il s'agit des migrants âgés, qui sont confrontés à des défis supplémentaires et à une invisibilité accrue dans les discours littéraires. En effet, la migration, en tant que phénomène complexe et souvent marqué par des transitions difficiles, nécessite une exploration de la dimension du vieillissement, un phénomène tout aussi complexe et problématique. Pourtant, *L'exil selon Julia* de Gisèle Pineau offre une perspective particulièrement poignante sur l'expérience néfaste vécue par de nombreux migrants âgés. Si Julia est bouleversée par la nostalgie et l'amertume pendant six ans d'exil en France, Gisèle, la narratrice, se retrouve et se définit grâce aux histoires sur sa filiation narrées par sa grand-mère. Cet article vise à analyser le rôle fondamental de la migration de Julia dans la construction de l'identité de Gisèle. Nous adopterons le cadre théorique de Peggy Levitt, axé sur le village transnational et les versements sociaux (*social remittances*) afin d'appréhender la façon dont Julia établit une communauté propice à la (re)construction des repères culturels et identitaires de Gisèle, elle-même perdue dans son propre exil. Nous mettrons également en évidence les effets d'un environnement caractérisé par le racisme et l'âgisme, en nous appuyant sur des travaux psychologiques et sociologiques (Jang et coll., Virgincar et coll.). Dans cette perspective, notre objectif est d'explorer le rôle de la grand-parentalité dans le contexte d'une génération déroutée par des intrications et des discours prétentieux à cause de l'influence occidentale, tout en mettant en lumière la manière dont une vieille Guadeloupéenne parvient à se retrouver grâce à son exil.

Une vieille Guadeloupéenne en France : « pour quelle mission » ?

L'exil selon Julia, roman autobiographique de Gisèle Pineau, raconte l'enfance de l'auteure et suit le vécu de sa grand-mère Julia en France, contrainte d'y demeurer après avoir été enlevée par son fils, Maréchal, en raison de la violence conjugale. Face à l'impuissance de sa mère à se défendre contre son mari et à son refus de le quitter, Maréchal prend en charge sa protection. Loin de se réjouir de ce déplacement, Julia rêve quotidiennement de son retour en Guadeloupe. La répétition des phrases « Pour quel office ? Pour quelle mission ? » (Pineau 38, 55, 94) reflète son incertitude. Elle ne voit pas le sens de la décision de Maréchal. Plusieurs grands-parents se réjouissent à l'idée de vivre avec leurs petits-enfants et de s'investir activement dans leur éducation. La recherche empirique avance que le fait de prendre soin des petits-enfants peut inculquer aux migrants âgés un sentiment de responsabilité et de réciprocité, apportant ainsi des bienfaits significatifs à leur bien-être mental (Jang et coll., 1615). D'autre part, certains chercheurs soutiennent même l'idée que « les femmes grâce au lien qui les attachent aux enfants s'accrochent et s'enracinent *peut-être* plus aisément que les hommes dans le lieu de l'immigration » (nous soulignons, Gans-Guinoune, 101). Malgré la pertinence de l'observation portant sur l'attachement aux enfants, quelques textes littéraires tels *Le bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud et *Le dot de Sara* de Marie-Célie Agnant remettent en question l'influence des enfants sur le

processus d'un enracinement réussi des personnages immigrés. Une des raisons invoquées est l'attachement inébranlable à leur pays natal. L'histoire de Julia suit cette tendance.

Tourmentée par son déplacement, elle conteste le discours de son fils qui associe la France à la libération de sa mère : « derrière les paroles longues de Maréchal, elle se dit que, peut-être, se cachent d'autres raisons... Les enfants. Mais elle a si peu à donner. Une grande amertume pour une si petite espérance » (Pineau 38). Cette conclusion découle de son incompréhension quant à la manière dont la France, qui n'est que « Tribulations et Emmerdations associées » (description répétée aux pages 55 et 126) la « [délivrerait] de l'enfer et des damnations » (39). Pour Julia, la Guadeloupe signifie bien plus que sa relation conjugale marquée par la violence et les abus. Le soleil, le jardin et la communauté sont des éléments essentiels de son quotidien et contribuent à forger son identité. L'utilisation d'antonimases avec les substantifs « Tribulations » et « Emmerdations » met en évidence les difficultés auxquelles Julia est confrontée lorsqu'elle cherche à donner sens à sa migration. Cette figure de style préfigure dès le début l'accueil peu favorable des Français d'ascendance européenne envers les personnes de couleur, les exposant ainsi aux épreuves racistes et odieuses. En effet, en affichant ouvertement leur dédain à l'égard des migrants et des citoyens d'ascendance africaine, ils contribuent à créer un environnement hostile. Pineau évoque également une référence biblique, celle de la Grande Tribulation, une période de grandes souffrances annoncée par Jésus-Christ et décrite dans le livre de l'Apocalypse. Pour Julia, la grande souffrance qu'elle endure, résultant à la fois de son déplacement physique et de l'indifférence des Français métropolitains, a engendré un véritable exil intérieur chez elle, expliquant ainsi son amertume et sa prétendue incapacité à s'occuper de ses petits-enfants.

Le concept de village transnational, avancé par la sociologue Peggy Levitt, offre une compréhension de la source des tribulations qui tourmentent Julia. Selon Levitt, « [ce concept] englobe l'incorporation des individus dans le pays qui les accueille tout en demeurant actifs avec leur lieu d'origine, ainsi que de la manière dont la vie dans les deux pays évolue en conséquence » (4, notre traduction). Lorsqu'ils se déplacent d'un pays à un autre, les membres de ce village transnational conservent des liens forts et continuent d'interagir avec leur communauté d'origine, que ce soit par le biais de soutien financier ou en préservant leurs coutumes et traditions, même après leur établissement dans un nouveau pays. Un lien profond et une interaction dont Julia est privée¹. L'installation en France engendre malheureusement une rupture totale avec ses repères culturels, sociaux et géographiques en Guadeloupe, expliquant son sentiment de détresse et, par conséquent, ses fantasmes de retour.

Toutefois, il est légitime de remettre en question cette absence de village transnational chez Julia. Ne bénéficie-t-elle pas de la présence des Guadeloupéens en France, susceptibles de pallier ce manque lié à sa terre natale ? Contrairement aux adultes qui se perdent dans des conversations empreintes de désillusion, d'exil et de guerre, Julia demeure détachée : « Ma grand-mère Man Ya ne joint pas sa voix à ces chants désillusionnés. Son esprit flotte au-dessus de la mêlée. Elle est là, inoffensive en quelque sorte, pareille à un vieux meuble démodé taillé grossièrement dans un bois dur. Un genre de commode mastoc reléguée dans un coin de la cuisine depuis combien de générations » (15). Dès les premiers instants, la voix narrative met en exergue l'aliénation de sa grand-mère, présentée ici tel un objet inanimé en relation avec sa famille. Une critique courante des villages transnationaux

1 Il convient de souligner que malgré le statut de la Guadeloupe en tant que territoire français, le choc culturel dont Julia est victime en France peut être comparé à celui d'un migrant transnational. Bien que le concept de transnationalisme implique normalement deux pays étrangers sur le plan politique, la France, n'est en aucun cas familière à Julia, car elle ne s'y reconnaît pas et ne peut, comme le souligne Levitt, s'y « intégrer » de manière significative. La définition de Levitt met l'accent prioritairement sur l'échange de la dynamique culturelle et identitaire, ce qui peut engendrer des sentiments d'étrangeté dans un pays que les migrants considèrent « autre » même s'ils partagent les mêmes frontières nationales.

est que « les liens sociaux s'affaibliront progressivement à mesure que la première génération passe davantage d'années dans les pays qui les accueillent » (Levitt 18, notre traduction). Cette observation se manifeste clairement chez Maréchal et ses confrères qui s'assimilent pleinement en France tout en reniant leurs liens ancestraux. Les épouses de ces hommes font également l'objet de critiques, car elles feignent d'apprécier les récits prétentieux de leurs maris par crainte de les froisser : « derrière le paravent d'une simple fraternité, elles savent trop bien que ces hommes-là serrent aussi des secrets scellés dans l'honneur mâle » (Pineau 13). L'utilisation de l'adjectif « scellés » pour décrire les secrets des hommes, qui pourraient potentiellement révéler leur soumission et leur victimisation aux propos racistes, met en évidence l'une des raisons du déclin des liens sociaux avec le pays natal et leur disparition totale chez la deuxième génération, à savoir celle de Gisèle (Levitt 18). Contrairement aux femmes qui s'appuient sur elles-mêmes pour partager leur peine de l'exil, les hommes dissimulent leur dérision afin de préserver leur prétendu « honneur mâle » et de démontrer que quitter la Guadeloupe pour se faire piétiner en France était une décision glorieuse. Julia, quant à elle, représente de manière évidente le pays d'origine (l'emploi du créole, le rejet de l'Occident) et ne se laisse pas bercer par de fausses louanges à l'égard de la France. En conséquence, elle est reléguée à l'écart. Pour Maréchal, afin de se sentir pleinement Français, il est impératif d'oublier l'esclavage, une partie de son identité que Julia évoque inévitablement. Le choix des expressions de l'auteure telles que « un vieux meuble » et « un bois dur » nous oriente non seulement vers le vieillissement de Julia, mais également vers une référence symbolique à la traite négrière, au cours de laquelle les Africains étaient transportés aux Antilles pour être exploités dans l'industrie du bois d'ébène (Prosper-Chartier 123).

Il va sans dire que l'idolâtrie des valeurs occidentales de la part de la première génération entraînera un rejet, voire une perte des liens ancestraux chez la deuxième génération. Les enfants de Maréchal ont été imprégnés dès leur plus jeune âge de l'idée que la Guadeloupe et la Martinique, autrefois colonisées, symbolisent la stérilité : vouées à la damnation, ces deux pays n'apporteront rien à l'éducation des générations à venir. Ce phénomène n'est guère propre à cette famille en particulier, comme le montrent des études empiriques menées aux États-Unis : « [Les répondants] étaient bien intégrés dans la vie économique et sociale des États-Unis, bien qu'ils aient atteint des degrés de réussite variables [...] Ils ont également montré des niveaux élevés d'assimilation linguistique et socio-économique. La plupart préféraient l'anglais et le parlaient mieux que leur langue ancestrale » (Levitt 20, notre traduction). Cette tendance est également observable dans l'œuvre de Pineau, où une telle approche conduit à la dévalorisation de la langue créole et à une focalisation sur la précarité des citoyens de ces pays : « Profitez de la France ! Profitez de votre chance de grandir ici-là ! Au Pays, la marmaille parle patois [...] Combien de Nègres vous envie, vous n'en avez pas idée [...] C'est pas facile d'échapper à Misère, Malédiction et Sorcellerie, ces trois engeances du Mal qui gouvernent là-bas » (Pineau 28). Ce message confirme non seulement l'effacement d'un village transnational qui valorise la superposition des valeurs des deux pays, mais il incite également un sentiment de supériorité chez les enfants vivant en France à l'égard des petits Guadeloupéens et Martiniquais, qualifiés de « marmaille ». Alors que l'on considère les jeunes Français de souche comme des êtres sages et intellectuels, les jeunes Guadeloupéens sont des sauvages condamnés à la misère, à la malédiction et à la sorcellerie. Ces termes, utilisés avec une antonomase typique du style de Pineau, mettent en évidence, de manière ironique les trois stéréotypes associés aux Antillais. Ces stéréotypes sont probablement ceux auxquels cette famille guadeloupéenne installée en France a été assimilée.

L'arrivée de Julia au sein de la famille rappelle certainement à ses membres leur identité et leur véritable histoire, une vérité qu'ils ont tout fait pour dissimuler et ne pas transmettre à leur descendance. Ils cherchent à aliéner Julia, car elle représente une menace pour leurs multiples efforts visant à « blanchir » leurs enfants et à façonner une identité qui

ne correspond rien à celle qu'ils ont tenté de créer. Il est également à noter que dès le début, Maréchal sous-estime la force morale de sa mère. C'est pourquoi il l'a emmenée avec lui en France, mais il ne l'ignore pas en raison de son inutilité apparente, mais plutôt en raison de ce qu'il perçoit comme l'infériorité de sa mère. Ceci reflète ainsi ce que Frantz Fanon appelle un type de névrose obsessionnelle, un concept selon lequel les colonisés croient subconsciemment à des étiquettes limitatrices renforcées par la colonisation (73). C'est précisément cette indifférence aux naïvetés de Maréchal et cette assurance affichée par Julia face à cette attitude qui suscitent la curiosité de Gisèle. De ce fait, le profond attachement de sa grand-mère au pays natal l'incite à se lancer dans une quête identitaire dont elle a été longuement privée. Cette quête est motivée par le désir de comprendre et de redécouvrir ses racines culturelles qui lui ont été si longtemps occultées.

« Pour quel office ? ». Pour la mémoire

Dans le cadre d'un dossier psychologique analysant les effets de la grand-parentalité sur les enfants, Odile Reveyrand-Coulon et Ivy Daure soulèvent une question pertinente pour notre étude : « Comment transmettre dans ces circonstances, hors support social, culturel, familial, dans un pays autre, pas toujours accueillant et sécurisant, où il faut faire sa place, en dépit des injonctions d'assimilation, d'intégration, d'insertion, ou d'inclusion » (32). Dans le cas de Gisèle, il convient d'examiner si la présence de ses parents est suffisante pour faire face aux enjeux complexes de l'inclusion/exclusion ou pour répondre à ses propres questionnements identitaires. À cet égard, les psychologues soulignent l'importance impérieuse de la présence matérielle ou symbolique des grands-parents pour assurer une transmission intergénérationnelle adéquate. En effet, la fonction symbolique que les grands-parents occupent au sein de la dynamique familiale participe activement à la construction de l'identité, notamment lorsque ceux-ci deviennent des repères tangibles ou imaginaires dans les moments tumultueux de l'exil, rappelant ainsi les valeurs et les liens fondamentaux (32).

En référence au cadre théorique proposé par Levitt, Julia endosse le rôle du village transnational dont Gisèle est dépourvue. C'est par le biais des « versements sociaux » que Julia sera en mesure de transmettre à Gisèle les connaissances, les expériences et les repères nécessaires pour nourrir son développement identitaire. Contrairement aux remises financières qui se réfèrent aux envois d'argent, les « versements sociaux désignent les idées, les comportements, les identités et le capital social qui circulent des communautés d'accueil vers les communautés d'origine des migrants. Elles sont similaires aux ressources sociales et culturelles que les migrants apportent dans les pays qui les accueillent » (Levitt 54-55, notre traduction). Malgré le fait que ce concept soit principalement appliqué à l'échange des « versements » du pays d'accueil vers le pays natal, nous l'appliquons ici dans le sens de la deuxième phrase de cette définition, dans la mesure où Julia agit comme un pont entre la Guadeloupe et la France en transmettant des connaissances à Gisèle. Par conséquent, Gisèle sera en mesure de maintenir un lien avec sa culture d'origine malgré son éloignement géographique, et de s'enrichir de cette dimension identitaire transnationale.

Il convient de mentionner que les retrouvailles avec sa grand-mère en France ne constituent pas l'unique occasion où Gisèle a cherché de revendiquer son ascendance. Le voyage effectué aux Antilles en 1961 durant sa petite enfance laisse en elle une empreinte incomplète et ambiguë, une réalité qu'elle reconnaît lors du retour de sa famille en Martinique en 1970 : « les lieux ne sont pas étrangers. Tout ici-là est inconnu et pourtant reconnu » (Pineau 177). Et pourtant, ce périple a représenté l'unique moyen pour elle de faire le point sur ses origines, étant donné que c'est précisément à ce moment qu'elle a fait la rencontre de ses grands-parents et a découvert un pays où les personnes noires sont majoritaires. Néanmoins, ce voyage a renforcé sa curiosité grandissante pour l'Histoire.

Issue d'une famille qui néglige la transmission et l'éducation de la mémoire historique, Gisèle souffre d'un sentiment profond de déracinement : « j'ai longtemps gardé le sentiment d'avoir perdu quelque chose [...] j'ai nourri en moi cette perte, pesante comme un deuil, manque sans définition. Affamée de savoir, assoiffée d'un espace authentique, empressée de retrouver le fondement même du monde, je chargeai mes épaules d'un amer équipage » (20). Prisonnière de l'exil, Gisèle prend conscience de son altérité dans un espace autre, que ce soit dans le cadre de l'école française qu'elle fréquente ou dans le quartier marqué par le racisme dans lequel elle réside. Elle reconnaît toutefois qu'il existe quelque part une clé qui lui permettrait de s'épanouir et de se retrouver, mais étant seule responsable de cette quête, elle se perd en chemin. Cette solitude découle malheureusement de la réticence de ses parents à aborder l'origine de leurs ancêtres, voire l'Afrique, un continent qu'ils ont maintenu à distance en raison de leur citoyenneté française. Cette absence de réciprocité se traduit en un sentiment de pénurie chez Gisèle, relayé par des adjectifs tels que « affamée » et « assoiffée », qui traduisent sa souffrance. Sans l'arrivée de Julia, elle serait restée enlisée dans ce sentiment de non-appartenance.

Contrairement à ses parents, Julia n'est pas aveuglée par le fantasme de la France. Elle revendique fièrement son identité antillaise et aspire à retourner en Guadeloupe. Pour Mary Jo Muratore, « grâce à l'exemple authentique et aux récits imaginaires de sa grand-mère, la narratrice réussit à se libérer de la prison d'être soit Française, soit rien du tout » (notre traduction, 71). Il convient de souligner que l'éducation de Julia diffère considérablement de celle de Daisy, la mère de Gisèle. Face aux surnoms racistes donnés à ses enfants (négro, négresse à plateau, Blanche-Neige), cette dernière préconise une attitude de résistance : « il ne faut pas pleurer, surtout pas exposer sa peine, pas leur donner cette satisfaction *pas vous faire remarquer !* » (nous soulignons, Pineau 11). Au lieu de faire face à la douleur causée par de telles insultes, Daisy choisit de se retrancher dans la prétention en supposant que l'indifférence des enfants envers les Français les protégera des mots blessants. De plus, elle craint qu'en exprimant leur souffrance, ils attirent l'attention, ce qui permettra aux Français de sortir vainqueurs de leurs caprices. Selon elle, il est préférable que leur exil se déroule dans l'obscurité, d'où la suppression de leur voix. Cette approche adoptée par les Antillais en France leur permet de tolérer le mépris infligé par les Français de souche par crainte de nouvelles persécutions sociales.

Dès son arrivée en France, Julia exprime ouvertement sa perplexité face aux regards froids des citoyens blancs : « Tous ces Blancs-là comprennent pas mon parler. Et cette façon qu'ils ont à me regarder comme si j'étais une créature sortie de la côte de Lucifer. Faut voir pour le croire. À mon retour en Guadeloupe, je raconterai à Léa que Là-Bas, la France, c'est un pays de désolation » (55). Ce genre d'expression, nouveau pour Gisèle, fait de Julia son alliée. Pour une fois, quelqu'un ose remettre en question la bestialité attribuée aux personnes de couleur par les Blancs. Elle comprend qu'une identité autre que française (de la métropole) est permise et même valorisée. C'est à ce moment-là que Julia commence à apparaître dans les rêves de Gisèle en tant que figure salvatrice : elle rêve de Julia la protégeant d'un cavalier noir qui cherche à la tuer (57). Il est à noter que leur relation n'était pas étroite à l'époque où Gisèle faisait ces cauchemars ; la simple *présence* de sa grand-mère lui procure du réconfort.

Peu après, sa maîtresse d'école la réprimande violemment lorsqu'elle écrit sa réponse au tableau de droite à gauche, affirmant que « cette main-là, cette patte gauche n'est pas la main de l'écriture ! » (61). Déroutée par cette attitude, Gisèle se demande « qu'ai-je fait de mal ? » (61). Elle s'aperçoit progressivement qu'elle « [n'a] pas besoin de son regard pour vivre et pour grandir » (63) et que « tant pis si son regard passe sur moi sans me voir, si les enfants me tiennent à l'écart. Je sais lire et je lis tout ce que je rencontre » (62). Bien qu'elle ne le mentionne pas explicitement, l'influence positive de sa grand-mère est évidente lorsqu'elle s'affirme face aux autorités racistes. Elle comprend que son apprentissage ne sera pas déterminé par l'approbation d'une maîtresse avilissante. Ainsi, elle poursuit son

parcours professionnel et personnel tout en construisant son identité. En observant cette prise de contrôle chez Gisèle, Tina Harpin conclut que « Gisèle a découvert que l'éducation n'est pas une garantie d'humanité ou d'humanisme [...] » (104). Cela s'explique pourquoi elle se passionne pour l'apprentissage offert par Julia : elle trouve enfin la clé qu'elle recherchait depuis son enfance, celle qui lui permettra de découvrir son ancrage.

Gloria Onyeoziri-Miller met en évidence le rôle de Julia en tant que conteuse et historienne orale, offrant à ses petits-enfants un modèle de retour qui dépasse la simple évasion et cherche à négocier une position au sein du monde grâce à la pratique de l'oralité (17). Gisèle bénéficie ainsi d'une transmission de la mémoire personnelle et historique, en se nourrissant des récits que Julia lui transmet, qui proviennent à leur tour de l'héritage de sa propre grand-mère. Dans son ouvrage intitulé *Mes quatre femmes*, Pineau rend hommage à ses quatre aïeules, Angélique, Julia, Gisèle et Daisy, en s'accentuant sur la préservation et la transmission de leur mémoire identitaire : « Et il apparaît que chacune incarne la saison d'une histoire qui, s'accolant à celles des autres, rassemble et ordonne les morceaux de votre être. Celle-là a dessiné le pays. Celle-ci a légué le nom. La troisième a posé la langue. La quatrième a cédé le prénom » (12). Cette citation souligne la manière dont chacune d'entre elles incarne une saison distincte d'une histoire familiale collective. En léguant le pays, le nom, la langue et le prénom, chaque grand-mère joue un rôle important dans la formation de l'héritage culturelle et l'identité personnelle de Pineau.

« Celle qui a dessiné le pays » fait référence à Julia, car à travers elle, Gisèle conçoit un espace où elle pourrait finalement s'enraciner. Lorsque Julia retourne aux Antilles après une période d'exil de six ans, Gisèle se livre à la collection de véritables lentilles qui évoquent l'essence même de cette région. Cette démarche témoigne de sa possibilité de se rapprocher symboliquement non seulement de Julia, mais également d'un pays auquel elle pourrait enfin appartenir. Elle exprime cette aspiration en déclarant : « à ceux qui me disent de retourner dans mon Pays, je peux répondre que j'y retourne de temps en temps. Et qu'un jour j'y resterai » (Pineau 147). Cette déclaration trouve sa concrétisation lorsque Maréchal décide de rentrer définitivement en Martinique après la démission de son idole, Charles de Gaulle. L'enthousiasme de Gisèle transparaît dans les lettres adressées à Julia : « Nous partons le 10 janvier. Direction MARTINIQUE [...] Nous devons donner ou jeter beaucoup de choses. Nos jouets sont sacrifiés. Tant pis ! Nous partons, nous allons traverser l'océan, rejoindre les Antilles ! Merci, mon Dieu ! Le grand déménagement est pour bientôt » (165). Cette partie du texte est caractérisée par une lecture rapide, facilitée par l'usage des trois points d'exclamation. L'attente impatiente de son départ suscite une sensation d'asphyxie chez la narratrice, un sentiment rarement évoqué dans le récit. Par la reconnexion avec sa grand-mère en France, Gisèle parvient à s'affranchir, à mettre un terme à sa quête identitaire et à échapper aux contraintes de l'exil.

Les troubles de la migration : l'acculturation et la maladie de l'exil

Laura Julienne Ondoua et Yolande Govindama soulignent les multiples épreuves que la vieillesse engendre : « L'être vieillissant est confronté à des pertes plurielles, et il se voit contraint d'exister sous le signe de la soustraction (Blanché A., 2007) : perte des aptitudes physiques, perte du rôle professionnel et donc reconfiguration du rôle social, perte du rôle d'éducateur (les enfants ayant grandi), perte des aptitudes cognitive » (62). Dans le cas de Julia, son enfant assume le contrôle de sa vie tout en lui refusant les rôles qui étaient si précieux pour elle en Guadeloupe. En France, elle se retrouve dépourvue de tout rôle social et se voit graduellement dépouillée de sa joie de vivre. Alors que de nombreux grands-parents éprouvent une joie à se réunir avec leurs enfants et petits-enfants, Julia, femme de foi, perçoit son exil comme un péché, car la responsabilité envers son époux repose sur ses épaules : « Par des fois, il se trouve des personnes qui chavirent le destin. Mais, mon Dieu, Tu es témoin, j'ai jamais voulu délaisser Monsieur Asdrubal [...] Et même s'il me baillait rien d'autre que des coups. Est-ce qu'on avait besoin de mettre cette quantité de mers entre

lui et moi ? » (Pineau 55-56). Aux yeux de Julia, le séjour en France s'avère pire que les mauvais traitements infligés par son époux, non seulement en raison de la désolation qui y prévaut, mais également en raison de la perturbation de son destin. Quant à ses petits-enfants, en dépit de l'affection qui les lie, ils s'efforcent de lui imposer une acculturation qu'elle récusait ouvertement. En effet, plusieurs chercheurs ont démontré la validité d'une difficulté d'acculturation parmi les migrants âgés entamant une migration involontaire : « [ils] peuvent rencontrer des problèmes significatifs d'acculturation dans les zones de résidence post-déplacement (par exemple, les réfugiés africains/asiatiques/moyen-orientaux dans les pays occidentaux), aggravés par des barrières culturelles, linguistiques et religieuses qui entravent leur capacité à s'intégrer aux nouvelles structures sociales » (Virgincar 890, notre traduction).

Conscients que Julia est « limitée » par des barrières linguistiques, les enfants décident de lui apprendre la langue française, malgré le dur labeur qui les attend. Alors que Julia feint de vouloir s'appliquer et de suivre les ordres des petits instituteurs, elle se montre rebelle en invoquant des excuses et en produisant des écrits décevants : « il est trop tard, je suis trop vieille. Les lettres ne veulent pas se faire connaître. [...] Man Ya ne produit que des caractères malgracieux, contrefaits, malbâtis qui aiguisent notre colère. Parfois, la craie se casse et avec elle l'espoir d'écrire dans son entier, sans hésiter, les cinq lettres qui la nomment au monde » (96). Malgré les prétentions de Julia selon lesquelles la vieillesse entrave son apprentissage de la langue, nous remettons en question cette assertion en soutenant qu'elle entrave son propre processus d'apprentissage, même de manière inconsciente. Nous contestons cependant l'emploi du mode passif par la narratrice quand elle avance que ce sont les lettres qui ne veulent pas se faire connaître et non 'Julia qui ne veut pas les connaître'. En privant Julia d'une certaine mesure de responsabilité, Gisèle insinue la supériorité de la langue française sur elle, affirmant que c'est la langue qui échappe à la compréhension d'une vieille femme noire. Pareillement, en employant le verbe pronominal « se casser » pour la craie, on cherche à montrer que l'outil requis pour mettre en évidence le nom de Julia en français répudie l'utilisatrice. Cet acte est malheureusement le résultat du colonialisme et de ce sentiment de supériorité qui lui est associé. Le colonisé valorise les maniérismes du colonisateur aux dépens de ses propres valeurs. Julia en est consciente, ce qui explique pourquoi elle se montre réfractaire face à l'écriture d'une langue qu'elle préfère maintenir à distance.

Selon une étude bibliographique menée par Virgincar et coll., il a été conclu que l'attachement au passé est le déterminant primaire qui explique le refus de l'assimilation des migrants âgés aux nouveaux contextes culturels et linguistiques (894). Si l'on a établi que le rejet de la langue coloniale découle de l'attachement à la Guadeloupe, on apprend que la réticence de Julia émane aussi de ses souvenirs douloureux avec Asdrubal, qui lui a envoyé de belles lettres d'amour écrites en français pendant sa mission en France. Elle croyait que s'il portait un uniforme français et écrivait de telles lettres, Asdrubal ne la battrait plus. À l'époque, elle s'est même efforcée d'apprendre la langue afin de pouvoir lire ses lettres par elle-même. Hélas, dès son retour, elle s'est rendu compte que rien n'avait changé chez lui : « [...] quand tu es revenu, tu étais le même Bourreau que le Seigneur m'avait donné pour ma vie sur la terre » (97). Maintenant qu'elle est en France et que l'histoire se répète, elle refuse catégoriquement de revenir sur ses décisions à l'égard de la langue française. Somme toute, loin des pertes cognitives, Julia a le dessus sur sa propre éducation qui n'est pas influencée par la valorisation de la langue occidentale et de l'exil.

Le mépris résolu de Julia à l'égard de sa terre d'accueil, malgré étant une source d'inspiration pour Gisèle, suscite l'indignation de son entourage. Un exemple en est sa conversation en créole avec des religieuses françaises lorsqu'elle cherchait l'église : « voyant venir au-devant d'elle cette négresse qui s'exprime dans une langue africaine, tout en faisant de grands gestes qui menacent leurs voilures immaculées, les bonnes sœurs hâtent le pas » (90). L'expression de Julia dans « une langue africaine » et la menace qu'elle

semble représenter pour ces religieuses, au point qu'elles doivent se dépêcher, renforcent l'altérité d'une vieille femme noire et, par conséquent, la peur qu'inspirent ces femmes blanches. Peu après cet incident, Julia parvient enfin à l'église et la narratrice conclut la morale suivante : « [des] gens de toutes couleurs et toutes générations rentrent ensemble pour s'incliner et prier Dieu » (91). Cette détermination dont fait preuve Julia en atteignant sa destination malgré la désapprobation des religieuses, qui sont censées incarner la bienveillance, l'inclusion et l'appartenance, témoigne de la force de son caractère.

Si Julia incarne la résistance et l'émancipation, elle n'est cependant pas exempte de douleur et de nostalgie liées à son exil. Dès le début, son exil est teinté de la nostalgie de la Guadeloupe, engendrant un sentiment de perte, de blessure et d'un état dépressif. Comme l'observe Sam Haigh, « [...] alors que la perspective d'un retour en Guadeloupe s'éloigne peu à peu, elle sombre dans une véritable dépression, tombe physiquement malade et refuse de quitter son lit, souffrant de ce que sa famille appelle 'la maladie de l'exil' » (notre traduction, 244). Quand il s'agit d'une migration involontaire, l'image paradisiaque du pays natal hante les migrants de manière permanente, rendant difficile le rapprochement entre le pays d'accueil et le pays d'origine. Julia commence par chercher des traces de la Guadeloupe en France pour combattre sa solitude : « Man Ya n'entend rien. Elle aime voir s'envoler chemises, robes et pantalons habités par le vent. Sa joie grossit encore lorsqu'elle découvre le jardin [...] le travail de la terre lui donne vie, la sustente » (Pineau 66-67). Elle oublie momentanément la froideur et la douleur de ses os en croyant pouvoir créer des représentations de son jardin et de sa lessive en France. Mais peu à peu, la mélancolie s'empare d'elle : elle refuse de quitter le lit et néglige les tâches ménagères qui, autrefois, donnaient un sens à sa vie : « son génie s'éteint et ses idées d'éducation (travailler, travailler, travailler...) ne viennent plus agacer nos oreilles » (123). Le mal du pays est parfois alimenté par l'achat d'un produit local évoquant la nostalgie ou par la reconstitution de son quotidien par rapport à ce qui nous est familier. Malgré son effort pour faire venir sa Guadeloupe en France, Julia est vaincue par l'exil. Habiter en France lui est si insupportable qu'elle doit sortir prendre l'air tant elle suffoque : « c'est comme si, loin de sa Guadeloupe natale, le souffle de vie de Man Ya avait disparu de son corps et qu'elle préférerait naturellement renoncer à la vie plutôt que de continuer à vivre dans l'abîme profond, dans le vide et le néant qui constituent l'essence de sa vie en France » (notre traduction, Githire 79). Comme remède, les médecins blancs lui prescrivent des centaines de comprimés et l'assaillent de toutes sortes de maladies : « rhumatismes, arthrite, bronchite, vieillesse, vieux os » (125). Une revue littéraire en sociologie corrobore ce fait : « les expériences de changement, de perte, de discrimination perçue de marginalisation sociale sont associées à des symptômes dépressifs (Saraga et coll., 2013). La dépression, à son tour, est associée à une diminution de fonctions physiques, mentales et sociales, et à une plus grande morbidité (Fiske et coll., 2009) » (Jang et coll. 1604, notre traduction).

Julia se moque de ce diagnostic et attribue sa souffrance à la sorcellerie dont elle prétend être victime jusqu'à son retour auprès de son mari. Bien que cette explication n'ait aucun fondement dans un contexte métropolitain, Julia s'y accroche, car, au pays, son jardin lui fournissait des plantes médicinales qui lui épargnaient une visite chez le médecin. Elle se trouve dans l'incapacité de mener une double vie, car ses pensées se tournent quotidiennement vers ses pratiques antillaises et le souvenir ambigu d'Asdrubal. Elle refuse de faire le deuil de la Guadeloupe, une étape incontournable pour de nombreux migrants afin de s'adapter à leur nouvelle vie. Pour Guinone, « de nombreuses enquêtes auprès des immigrants montrent que, pour certains, plus longue est l'immigration, plus la nostalgie envahit l'espace » (95). Ainsi, après six ans d'exil, une nostalgie croissante commence à aggraver ses symptômes du mal du pays. Pour Julia, le seul remède à la nostalgie réside dans le retour à sa case à Routhiers et à son jardin. Elle retrouve enfin la délivrance qu'elle a tant attendue quand « un cousin de passage » la ramène en Guadeloupe

(Pineau 135). Cependant, peut-on affirmer que l'exil de Julia s'est soldé par un échec en raison de la manière dont sa « maladie de l'exil » a mis fin à son séjour en France ?

L'analyse du parcours identitaire de Gisèle permet de répondre à cette question. Elle s'affirme en tant que femme antillaise grâce à la confiance que sa grand-mère lui a inculquée à l'égard de ses racines. L'éducation donnée par Julia lui offre aussi un modèle de retour lui permettant d'imaginer sa place dans le monde sans être constamment rappelée à sa couleur de peau. Par ailleurs, Julia met son mari au défi en affirmant qu'elle ne tolérera plus son abus une fois de retour au Pays : « à son retour, Man Ya l'avait avisé qu'elle était revenue femme-folle et de plus la toucher. S'il se risquait à quelque outrage, elle ne répondait pas de ce qui adviendrait » (Pineau 215). Une telle déclaration par Julia, autrefois épouse obéissante et soumise, surprend sans doute Asdrubal, qui exploitait la passivité de sa femme. Onyeoziri-Miller note cependant que Julia « [...] avait toujours le pouvoir réel de dire non à Asdrubal, mais se croyait obligée de dire oui [...] » et qu'elle porte néanmoins « non pas la mémoire d'un pays idéal perdu, mais d'une vie marquée par une souffrance personnelle ayant un arrière-fond collectif » (20). Lorsque Julia mentionne à deux reprises qu'un mulâtre a accepté d'épouser une « négresse laide », elle met en évidence, avec ironie, la reconnaissance qu'elle « doit » à son mari selon sa perception (Pineau 59, 106). C'est en s'éloignant de sa terre natale que Julia a réalisé que son attachement profond n'était pas tant à Asdrubal, mais à son pays, la Guadeloupe. Son départ lui a fait prendre conscience de l'importance vitale de sa patrie et lui a permis de comprendre qu'elle devait reconstruire son identité en tant que femme antillaise affirmée, indépendamment de sa relation avec Asdrubal.

Le retour de Julia et le message de Pineau

Être vieille, femme et Guadeloupéenne dans un milieu colonial, raciste et sexiste : Julia semble réunir toutes les conditions d'une marginalisation des plus totales. Dans l'œuvre de Pineau, Gisèle incarne le point de départ des grandes découvertes préparées par une Histoire que Julia a mieux appréhendée que quiconque, mettant en évidence sa profonde compréhension des réalités de la France et son courage à dénoncer ouvertement les suppositions erronées.

L'image évocatrice de Julia dans son jardin cueillant des prunes en abondance (218) met en lumière la possibilité d'être comblé chez soi sans une obsession perpétuelle de l'ailleurs. Pour Gisèle, cette scène renforce la conviction que l'aspiration à devenir « Autre » ne mène à rien, et que parfois le retour au pays natal constitue la solution idéale à l'exil. C'est pour cela qu'elle ne pleure pas la mort de sa grand-mère, car sa présence est omniprésente : elle symbolise un village sans frontières qui prône l'appartenance et la liberté d'être soi-même. L'importance prépondérante accordée à la grand-mère dans un récit autobiographique peut sembler surprenante, mais cela s'explique par le fait que c'est à travers elle que Gisèle peut enfin découvrir une réalité autrefois voilée non seulement par ses parents, mais aussi par des constructions sociales qui associent les pays africains et antillais à la misère et à la malédiction. Outre Gisèle, bien que la migration conduise Julia à mener une existence doublement inauthentique, cette expérience lui permet non seulement de transmettre son savoir à une génération en grand besoin, mais aussi de se libérer du contrôle patriarcal qui l'a autrefois entraînée à de nombreuses pertes.

Université du Nouveau-Brunswick (Saint Jean)

OUVRAGES CITÉS

- Beauvoir, Simone de. *La vieillesse*. Gallimard, 1970.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. François Maspéro, 1978.
- Gans-Guinoune, Anne-Marie. « Vieillir en immigration ». *Relief : Revue électronique de littérature française*, 5.2, 2011, p. 88–102.
- Githire, Njeri. “Horizons Adrift: Women in Exile, at Home, and Abroad in Gisèle Pineau’s Works.” *Research in African Literatures*, 36.1, 2005, p. 74–90. Print.
- Haigh, Sam. “Migration and Melancholia: from Kristeva’s ‘Dépressionnationale’ to Pineau’s ‘Maladie de l’exil.’” *French Studies*, 60.2, 2006, p. 232–50. Print.
- Jang, Heejung, and Fengyan Tang. “Age at Immigration and Depression: The Mediating Role of Contemporary Relationships with Adult Children among Older Immigrants.” *The Journals of Gerontology. Series B, Psychological Sciences and Social Sciences*, 77.2, 2022, p. 413–423.
- Levitt, Peggy. *The Transnational Villagers*. University of California Press, 2001.
- Muratore, Mary J. *Exiles, Outcasts, Strangers: Icons of Marginalization in Post-World War II Narratives*. Continuum, 2011.
- Ondoua, Laura J., and Yolande Govindama. « La vieillesse dans un contexte migratoire : identité et subjectivité à l’épreuve du vieillissement et de la migration ». *Psychologie Clinique (Paris)*, 40.2, 2015, p. 60–80.
- Onyeoziri-Miller, Gloria N. « Gisèle Pineau et l’oralité mondialisée ». *Nouvelles Études Francophones*, 27.3, 2013, p. 17–29.
- Pineau, Gisèle. *L’exil selon Julia*. Le Livre de Poche, 2006.
- . *Mes quatre femmes*. Philippe Rey, 2007.
- Prosper-Chartier, Marie-France R. *Les figures maternelles dans l’œuvre de Gisèle Pineau : maternité et identité*. ProQuest Dissertations Publishing, 2008.
- Reveyrand-Coulon, Odile, and Ivy Daure. « Grands-parents d’ailleurs et petits-enfants ici, la construction d’un lien ». *Le Journal des psychologues*, 378.6, 2020, p. 31–35.
- Virgincar, Ashwini, Shannon Doherty, and Chesmal Siriwardhana. “The Impact of Forced Migration on the Mental Health of the Elderly: A Scoping Review.” *International Psychogeriatrics*, 28.6, 2006, p. 889–896.